



HAL
open science

Divagation pyroclastiques

Ludovic Nys

► **To cite this version:**

Ludovic Nys. Divagation pyroclastiques. Bulletin trimestriel de Pasquier Grenier, 2013, 113, pp.16-20.
hal-04054660

HAL Id: hal-04054660

<https://uphf.hal.science/hal-04054660v1>

Submitted on 31 Mar 2023

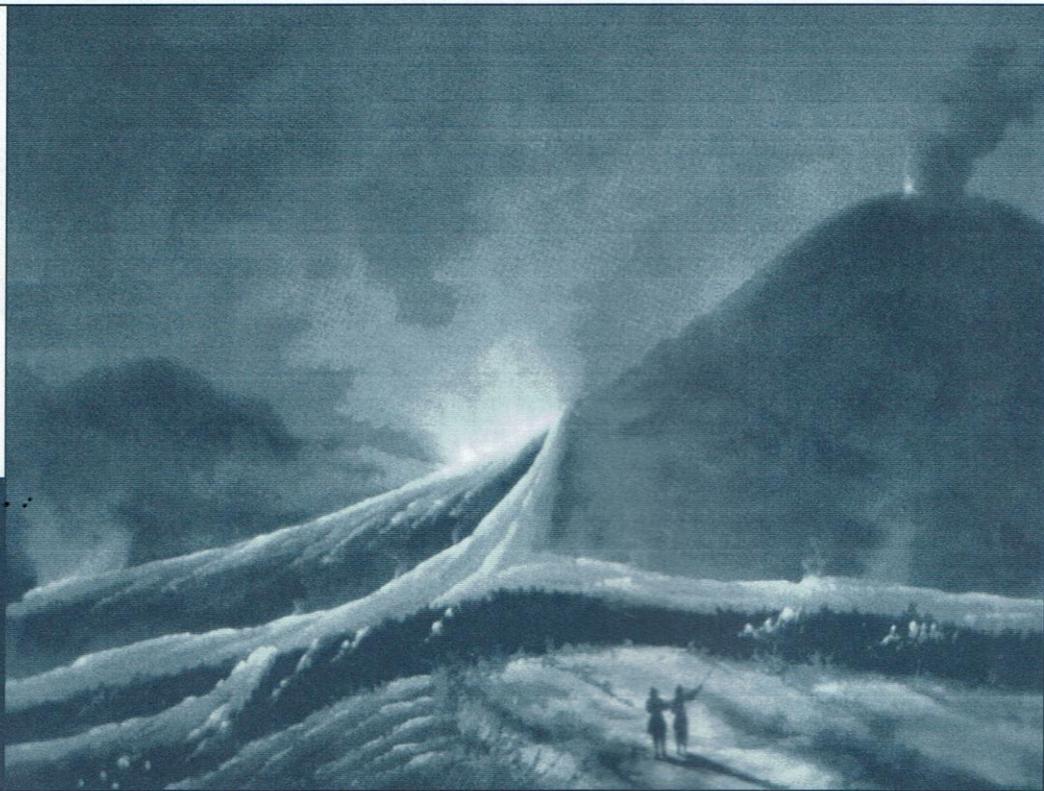
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Ludovic NYS, "Divagations pyroclastiques", dans *Bulletin trimestriel de Pasquier Grenier*, n° 113, 2013, p. 16-20.

Giuseppe CORELLI,
L'éruption du Vésuve
le 19 novembre 1868,
1868, gouache,
43,5 x 67 cm
(collection privée).



Divagations pyroclastiques

Comment un fragment de lave suffit à faire revivre le spectacle de la lutte idéologique et sanglante qu'au XIX^e siècle, à Tournai et sur les confins du Latium, se livrèrent les milieux ultra-catholiques et anticléricaux.

par Ludovic Nys

Le monde n'existe qu'au travers du regard que l'homme porte sur lui. Si l'idéalisme phénoménologique d'Edmund Husserl (*Ideen I*, 1913 ; *Cartesianische Meditationen*, 1929) n'est certes pas un anti-réalisme dogmatique, s'il ne lutte pas contre le « dogme du monde », postulant bien au contraire son évidence sur le mode de la croyance (*intuition phénoménologique*), il n'en affirme pas moins que le monde n'existe, au sens étymologique (*ex-sistere*), que pour une conscience qui soit en mesure de l'appréhender (*ab-prehendere*), de l'objectiver (*ob-jactare*), de l'admirer (*ad-mirari*). Que seraient la cime enneigée, le vallon verdoyant, l'infini océanique s'il n'était une conscience vivante, celle de ce témoin privilégié qu'est l'Homme, pour les faire naître au regard, les faire éclater au sens ? Le jugement esthétique, précisément, ne naît-il pas de cette mise à distance par un *ego* doté de la conscience de sa propre existence, et donc de la réalité de ce monde contenu dans les limites d'un espace formant son propre cadre de vie ? Georg Wilhelm Friedrich Hegel (*Phänomologie*

des Geistes, 1807), déjà, ne disait-il rien d'autre quand il affirmait que l'Esprit, au terme de son cheminement au travers de la matière, après s'être éveillé au prisme de la conscience humaine, ne se réaliserait pleinement qu'une fois identifié à lui-même, d'esprit en puissance devenu esprit en acte ?

Or cette conscience de l'Homme présent au monde ne pouvait qu'aboutir dans une seconde étape à une conscience de l'Histoire, de la place que lui, acteur engagé, occupe dans ce monde auquel, par son regard, il permet d'échapper à la nuit de l'anonymat. Arrachée au magma indifférencié de ce qui n'aurait été à l'origine qu'une sorte d'infra-conscience, tandis qu'elle n'était encore qu'une glèbe informe, celle que mit en scène Michel-Ange aux lunettes du plafond de la Sixtine, l'Humanité ne pouvait naître à la conscience d'elle-même qu'au prix d'une mise à distance, d'une compréhension de son propre devenir au monde. Il lui fallait pour cela s'extraire, s'affranchir de son lien fusionnel avec la

nature. De cyclique qu'il était, calqué sur la palingénèse des rythmes saisonniers, de cet état d'harmonie initial sur lequel la femme, à l'origine, aurait régné en déesse mère (Johann Jakob Bachofen, *Das Mutterrecht. Eine Untersuchung über die Gynaiokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur*, 1861), le temps de l'Histoire des hommes, désormais décliné au masculin, deviendrait linéaire, irréductiblement lié à cette prise de conscience par l'homme de son propre destin. Ainsi, de pure matière qu'il était aux origines du monde, au fil des millénaires, l'Esprit en viendrait-il à se révéler à lui-même au travers de l'éveil de cette conscience, elle-même issue des mystères et des sources de la vie.

Le sens de l'Histoire selon la conception que s'en faisait Hegel, sur un mode dialectique, postule une telle stratification d'états successifs, menant de la matière inerte à l'éclosion des premières formes de la vie, de la vie foisonnante à l'infra-conscience d'une humanité balbutiante, de cette humanité originelle à la conscience historique des hommes en marche sur le chemin de leur propre évolution, pour aboutir, à notre époque du postmodernisme, à la réflexivité d'une conscience de l'Histoire qui se prendrait pour son propre objet d'étude. Or cette Histoire, avec quelque H majuscule qu'elle s'écrive, ne requiert pas moins qu'on en suive le fil à rebours. L'Histoire est d'abord une affaire de traces, que l'on identifiera, que l'on tentera de décoder, dont on décryptera les signes affleurant sous la surface de la matière. Toute modification des données naturelles par le fait du travail de la main de l'homme constitue en soi, de même que les témoignages écrits, une trace, un document à lire, au travers duquel il sera possible de reconstituer les faits humains, de les relier entre eux, de les mettre en contexte en les associant à d'autres traces, à d'autres vestiges. Si de la matière brute originelle, minérale ou ligneuse, les artefacts ne conservent que la structure, cristalline ou amorphe, leur forme en revanche trahit la part, décisive ou discrète, de l'intervention humaine. Chaque trace ainsi frappée au coin de la *techné* est en soi un petit fragment d'histoire auquel il conviendra de rendre la place qui lui appartient.

Ainsi l'histoire du fragment façonné de main de l'homme, toujours, naîtra-t-elle d'une rupture de plan, d'une sorte de glissement essentialiste de sa substance, minérale ou ligneuse, à la forme que lui aura donnée l'homme, de la matière originelle donc à cette forme au sens aristotélicien, matrice de la volonté humaine, qui lui confère tout à la fois sens et cohérence. Forme et matière, en un dialogue indissoluble, assignent au fragment devenu un objet, appréhendable donc par l'esprit, son statut d'artefact avec un niveau d'évidence que ne dénieront certes pas les typologies rétrospectives dressées par les archéologues. Il n'est pas de harpon du néolithique sans l'ivoire de la défense du mammoth dans laquelle il a été profilé, mais pour autant, toutes les défenses de ce pachyderme laineux n'ont pas été sculptées et polies pour en faire des harpons ! Le fragment de matière devenu artefact toujours acquerra une apparence autre que celle qu'il avait dans la nature, brute, inerte et indifférenciée, avant que l'homme ne jette sur lui son dévolu pour s'en faire un outil, un objet de culte, pour y faire surgir une œuvre d'art. Par l'abrasion, le polissage, le travail

de surface, l'artisan toujours modifiera jusqu'à la peau même de cette matière transmuée en objet, désormais devenue un document d'histoire. Ainsi, le plus souvent, la matière épousera-t-elle jusque dans son apparence pelliculaire, la forme identifiée à la fonction de l'objet fabriqué par la main de l'artisan.

Parfois, cependant, la trace de l'humain, contre toute attente, pourra venir se lover dans une parcelle de matière sans pour autant que celle-ci acquière le statut d'artefact ; elle sera insolite. L'intervention humaine s'immiscera dans ce fragment sans plus être sous-tendue par une quelconque intention, à tout le moins de nature fonctionnelle ou esthétique, sans plus chercher à en modifier jusqu'à la surface, minérale ou organique, sans plus lui attribuer cette identité formelle intrinsèquement liée à l'usage de l'objet. Le témoin alors prendra d'autant plus valeur paradigmatique de l'irruption de cette immédiateté humaine dans le substrat de la matière inerte qu'il déjouera jusqu'au principe même d'unité que confère à la matière la forme, matrice d'une intention. Il se prêtera surtout, partant d'une réduction d'échelle à l'instar d'Edward Palmer Thompson et son *history from below*, à l'écriture d'un récit qui conduira à élargir à un panorama des faits humains beaucoup plus vaste, aux implications autrement plus larges, livrant la trame de cette nouvelle histoire et son « paradigme de l'indice » que Carlo Ginzburg, le biographe inspiré d'un pauvre meunier du Frioul du nom de Menocchio (*Il formaggio e i vermi*, Einaudi, 1962), allait baptiser en 1979 « microhistoire » (« La micro-histoire », in : *Le Débat*, n° de décembre 1981).

L'histoire que je vous propose de suivre ici n'a d'autre prétention que de vous écarter du chemin convenu et de la rive assurée d'un savoir confirmé, démontré, argumenté, au fil d'une pérégrination assurément peu conforme aux strictes exigences de la norme académique, entre rêve et réalité, entre divagation fantasmatique et enquête rationnelle, entre le niveau zéro du sens qu'est la pure matière et la prégnance symbolique d'une image d'autant plus intrigante qu'elle se trouve, comme par accident, imprimée dans un fragment de matière inerte. Insolite pour le moins, cette histoire prendra ici l'apparence d'un anodin fragment de roche, noirâtre et poreuse, témoignage de ce que la réalité minérale peut donner à voir de plus brut, de plus informe, de plus rébarbatif au regard. L'*infra* de l'*infra* en quelque sorte, pure concrétion, irréductible minéralité, matérialité poreuse, en amont de toutes les formes de vie, même les plus élémentaires, bien avant l'Oannès de Blérose ou le Polype inquiétant d'Odilon Redon, bien en-deçà de tous les états de conscience.

On serait tenté *a priori* de reconnaître dans ce fragment retrouvé parmi d'autres roches ou fossiles, dans une vieille boîte en bois provenant du fonds André D'Hayer, l'un de ces petits blocs d'une lave acide et poreuse projetés lors de quelque éruption par un volcan de type vulcanien ou strombolien. Au premier coup d'œil, certes, il s'agit bel et bien semble-t-il de ce que l'on appelle communément une scorie volcanique ou, pour reprendre le terme en usage dans le jargon scientifique, d'un pyroclaste. À bien y regarder, pourtant, la roche ne présente pas cette compacité et cette structure fusiforme ou arrondie qu'acquiescent ces projections de lave visqueuse par suite du mouvement

*Petit morceau de lave
avec monnaie de
Victor-Emmanuel II
enchâssée, portant
une étiquette marquée
« Lave du Vésuve »
(issu du fonds
André D'Hayer, Tournai).*



de rotation à elles imprimé lorsque, tournoyant sur elles-mêmes, elles retombent de hauteurs parfois impressionnantes sur les flancs du volcan, après avoir traversé les couches plus froides de l'atmosphère.

Mais il est un élément, surtout, qui rend ce diagnostic impossible. Une monnaie de cuivre est ici logée dans la gangue de roche, bien visible. L'observation est sans appel. Comment un tel objet aurait-il pu se trouver ainsi enchâssé dans ce fragment de lave s'il s'était agi, ainsi qu'on aurait été porté à le penser, d'une scorie, d'une projection pyroclastique ? De toute évidence, cette monnaie ne peut qu'avoir été jetée dans de la lave encore visqueuse au sol, la lave d'une coulée, lors d'une éruption effusive donc.

L'histoire aurait pu s'arrêter là ; une stricte démarche positiviste du moins aurait dû nous imposer d'en rester à ce simple constat. Nous nous serions limités alors à reconnaître dans ce fragment l'une de ces curiosités, de ces bizarreries difficilement explicables, tels ces vaisseaux miniatures aux mâtues complexes enfermés dans des bouteilles de vieux rhum ou ces poires Williams, pansues et charnues, baignant dans l'alcool de fruit contenu dans des flacons aux goulots décidément trop étroits pour les contenir. Et pourtant !...

Et pourtant, on en conviendra, cette pièce ne s'est pas incrustée dans cette apparente scorie par hasard, comme si elle était tombée du ciel. Il a bien fallu qu'on l'y mette, que quelqu'un l'y jette. N'y faut-il voir qu'une pure coïncidence, le fruit d'un accident, de quelque oubli, de quelque négligence ? Un scénario d'emblée se laisse pressentir sans qu'il nous faille trop forcer notre imagination. Imaginons donc !... Imaginons l'un de ces volcans à la lave acide et fluide lors d'une éruption effusive, et sur l'un de ses versants, une ou plusieurs coulées rougeoyantes à la surface desquelles, déjà, une croûte noircie commence à se former, à se fissurer, laissant apparaître le magma incandescent. Voici que le long de l'une de ces coulées un groupe de touristes venus admirer ce spectacle de la nature s'approche prudemment du flux magmatique et que parmi eux, quelqu'un d'un peu plus hardi se penche et lance sur la croûte déjà noirâtre mais encore plastique et mouvante une pièce de cuivre tirée à la hâte du fond de l'une des poches de sa veste. Voici que la coulée en partie refroidie, inéluctablement, poursuit sa course avec lenteur, se craquelle, se déchire un peu plus encore. La monnaie soudainement se trouve engluée, prise au piège de la matière pâteuse qui, peu à peu, reprend son apparence minérale à mesure que le magma se fige. Le touriste téméraire alors s'empare de l'une de ces cannes au moyen desquelles les vulcanologues prélèvent des grumeaux de lave encore bouillante, et le voici qui arrache la croûte de magma dans laquelle est désormais prisonnière la pièce visible. Souvenir d'une visite éreintante, signature d'une passionnante expédition, mémoire d'une communion avec la nature sublime ainsi imprimée, comme estampée, dans la roche !

Comment s'expliquer autrement la présence de ce fragment insolite dans cette boîte, parmi d'autres roches et fossiles ? Comment comprendre l'insertion de cette pièce dans la lave poreuse et noirâtre si ce n'est parce que quelqu'un, présent sur le lieu de l'éruption, eut l'intention de l'y voir se faire prendre au piège de la matière incandescente ? Ces deux questions sont liées par la force d'une même évidence : si ce fragment de lave a atterri dans cette boîte, c'est qu'on l'y aura déposé, qu'on l'aura donc rapporté, à dessein, et quelle autre motivation aurait-elle pu donc pousser à la ramener de cette contrée lointaine que celle de conserver le souvenir de ce moment fascinant ? La pièce de monnaie prisonnière de la roche est bien ici la marque d'une intention, la signature d'un spectateur engagé.

Mais qui peut donc bien avoir été ce Tournaisien ? Car tout porte à penser que ce fragment, récupéré avec d'autres fossiles et roches par André D'Hayer semble-t-il au lendemain du bombardement de mai 1940, sur le site peut-être du musée de l'ancienne École Saint-Luc, dut être rapporté dès l'origine à Tournai, par l'un de nos concitoyens donc. Ici encore, sans doute, une stricte attitude positiviste eut voulu que l'on s'en tienne là. Du moins si d'autres indices n'étaient de nature à piquer notre curiosité, à nous encourager à poursuivre plus loin l'enquête.

Sur le fragment de lave encore empoussiéré une étiquette partiellement décollée portait une inscription, dans une petite écriture penchée et appliquée, caractéristique des graphies des dernières décades du XIX^e siècle : « lave du Vésuve ». Ainsi ce fragment proviendrait-il du célèbre volcan de la baie de Naples, celui dont les cendres brûlantes, le 24 août de l'an 79 de notre ère, engloutirent les villes d'Oplontis, de Stabies, d'Herculanum et de Pompéi. Ainsi donc aura-t-il probablement été rapporté à Tournai à la fin du XIX^e siècle. Une aiguille dans une botte de foin ? Peut-être pas. Un autre indice en effet est fourni par la monnaie enkystée dans la roche, dont l'effigie est encore parfaitement reconnaissable : une pièce de dix centimes en cuivre de Victor Emmanuel II, ce roi d'Italie de la maison de Savoie qui régna de 1861 à 1878. Le type monétaire en outre correspond à ceux qui furent frappés et mis en circulation à la fin des années 1860, époque à laquelle on peut supposer que notre touriste tournaisien aura arpenté les flancs du Vésuve. Or ce volcan, on le sait, connu sous le règne de Victor Emmanuel II trois éruptions effusives, en 1867, 1868 et 1871, à quoi succédèrent, sous Umberto I, deux autres éruptions en 1884 et 1891. Si tant est que la pièce jetée sur la coulée de lave ait été une monnaie qui avait cours tandis qu'elle se trouvait dans le fond de la poche de notre touriste, ce qui apparaît le plus probable, il faudrait donc en déduire que l'expédition eut bel et bien lieu à la fin des années 1860.

Ainsi précisée, la chronologie conduit à s'interroger avec plus d'insistance sur l'identité de notre Tournaisien. Lequel de nos concitoyens, dont on se prend à imaginer qu'il fut, ainsi que nombre d'intellectuels aisés de son époque, un passionné d'histoire naturelle, a-t-il bien pu se rendre dans la région de Naples durant ces mêmes années ? Un nom spontanément vient à l'esprit, celui de Barthélémy-Charles Dumortier. Homme politique,

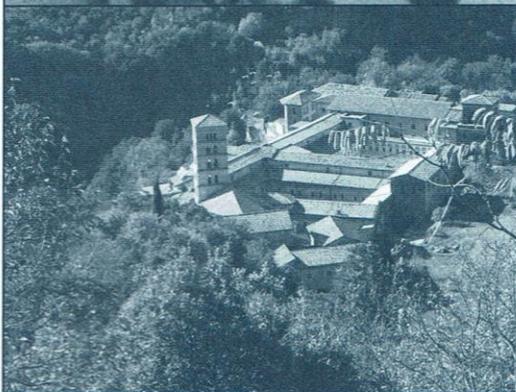
naturaliste confirmé, grand collectionneur, numismate, Dumortier était né toutefois en 1797 ; il avait donc atteint, lors de l'expédition présumée du Vésuve, les septante ans, un âge canonique assurément peu compatible avec un tel périple sur le versant escarpé de la montagne fumante. Rien, d'ailleurs, dans sa biographie ne permet de supposer qu'il fit le voyage d'Italie, en tout cas certainement pas à cette époque, tandis qu'il était absorbé au niveau politique par son implication dans la création du Jardin botanique de Bruxelles.

Autrement plus stimulante est l'hypothèse qui voudrait y voir un autre Tournaisien de renom, Jules Desclée, lui-même homme de grande culture, féru d'archéologie et d'art ancien. Né le 29 juillet 1833, ce fils d'Henri-Philippe Desclée (1802-1873) était âgé de quelque trente-cinq ans en cette fin des années 1860. Co-fondateur en 1878 avec son frère Henri Desclée, le baron Jean Béthune et le comte de Robiano de l'École Saint-Luc de Tournai, celle qui fut détruite par les bombes allemandes en mai 1940, ainsi qu'avec Henri et son beau-frère Alphonse de Brouwer de l'imprimerie de Saint-Augustin, devenue par la suite les éditions Desclée, de Brouwer, & C^{ie}, ce fer de lance du renouveau catholique et du néo-gothique en Belgique. Jules Desclée, en fervent catholique qu'il était, s'engagea en 1860, comme bon nombre de membres de la noblesse francophone, dans le bataillon des zouaves pontificaux (G. LEFEBVRE, *Biographies tournaisiennes des XIX^e et XX^e siècles*, Tournai, 1990, p. 79-80).

Ce corps de tirailleurs franco-belges, auquel allaient se joindre les volontaires de pas moins de vingt-cinq nationalités différentes, s'était porté au secours de l'armée pontificale du général de Lamoricière au lendemain du désastre de la bataille de Castelfidardo (18 septembre 1860). Placé sous les ordres du vicomte Louis de Becdelièvre puis du colonel suisse Eugène Allet, le bataillon des zouaves pontificaux, entre-temps transformé en régiment (1^{er} janvier 1867), se battit sur les nombreux fronts du Latium, seul territoire encore aux mains de l'Église, jusqu'à ce que fût signée, le 15 septembre 1864, une trêve entre la France et la jeune nation italienne. Tenus par cet accord, les Piémontais n'encouragèrent pas moins, en sous-main toutefois, Garibaldi et ses chemises rouges à reprendre le combat à partir du sud. Nommé lieutenant-colonel des zouaves en décembre 1866, Athanase de Charrette de la Contrie organisa la résistance. Le conflit atteint son point d'orgue en octobre 1867, lorsque les Garibaldiens mirent le siège devant Subiaco, à quelque 70 kilomètres à l'est de Rome. La compagnie des zouaves stationnée dans cette localité du Latium était alors dirigée par notre Tournaisien, le capitaine Desclée. Le 11 octobre, au fort du combat, ce dernier tomba sous les coups de sabre d'un combattant venu des Abruzzes, un certain Blenio. Gravement blessé, il fut transporté dans la célèbre abbaye de la localité et fut soigné par les moines bénédictins (J.-J. FRANCO, *Les croisés de Saint-Pierre. Scènes historiques de l'année 1867*, Paris-Leipzig-Tournai, 1871, p. 411 sq). C'est à la suite de cet épisode, selon la tradition, que par reconnaissance pour saint Benoît Jules Desclée aurait formé le vœu de fonder à son retour en Belgique l'abbaye bénédictine de Maredsous. L'histoire ne nous dit pas s'il était rétabli trois semaines plus tard et s'il participa à la victoire remportée



Jules Desclée
(1833-1911)
en officier des zouaves
pontificaux
(cliché Archéologie
industrielle,
Tournai/Vaulx).



Abbaye bénédictine
Sainte-Scholastique
de Subiaco, où fut soigné
Jules Desclée après avoir été
blessé le 11 octobre 1867.

par les troupes pontificales et le régiment des zouaves à la bataille de Mentana (3 novembre 1867). Quoiqu'il en soit, on sait qu'il resta encore en Italie plusieurs années, peut-être jusqu'en septembre 1870, à la chute de Rome et au licenciement de son régiment, peu avant son mariage en Belgique, le 9 janvier 1872, avec Julie de Brouwer (récemment : J. GUENEL, *La dernière guerre du Pape. Les zouaves pontificaux au secours du Saint-Siège 1860-1870*, Rennes, 1998 ; P. CROCIANI, M. FIORENTINO, M. BRANDANI, *La neuvième croisade 1860-1870. Histoire, organisation et uniformes des unités étrangères au service du Saint-Siège*, s.d., 2000 [Tradition-Magazine, hors série n° 13]).

Ces trois années qui précédèrent la chute de Rome sont très mal documentées. Battues à Mentana, les troupes garibaldiennes avaient reflué vers le sud. Les régions du Latium toujours sous l'autorité pontificale se trouvèrent alors dans un état de paix toute relative, jusqu'à ce qu'à la veille de Sedan le gouvernement français fit revenir son contingent pour contrer l'avancée des Prussiens.

L'occasion était donnée à l'armée italienne, sous le commandement du général Raffaele Cadorna, d'ouvrir à nouveau le conflit et de s'emparer de la ville de Rome. Drôle de guerre, drôle de paix ! Que devint durant ces deux ou trois années notre concitoyen Jules Desclée ? Blessé, contraint probablement à une convalescence prolongée, on se prend à imaginer comment, en 1868, il aura pu profiter de ce répit, tandis que le Vésuve crachait ses flots de lave incandescente, pour visiter les régions au sud de Rome et pousser jusqu'à Naples, étape obligée en ce XIX^e siècle encore sur le circuit du « grand tour » de nombre d'aristocrates européens.

Voici donc notre concitoyen, pour un temps libéré du service des armes, ayant laissé au vestiaire sa courte veste à soutaches noires, son talpack d'astrakan et son pantalon bouffant, qui se tient sur le bord de l'une des coulées de lave, admiratif, fasciné par ce spectacle grandiose. Le voici qui s'approche. Il se penche au-dessus de la croûte noirâtre qui déjà se forme à la surface de la coulée et tire de l'une de ses poches une pièce de dix centimes à l'effigie de Victor Emmanuel II, ce roi haï pour son anticléricalisme, lui qui en 1866 n'avait pas craint de renoncer à sa parole donnée en attisant discrètement le feu sous la braise, encourageant Garibaldi, qui n'était quant à lui, pas lié par la convention franco-italienne, à prendre les armes contre l'État pontifical. Perplexe, il considère avec dédain l'effigie de ce souverain honni, au profil étonnamment semblable à celui du très catholique empereur des Français. Il la tourne et la retourne dans sa main droite, un rictus se lit sur son visage et soudain, d'un geste rageur, voilà qu'il la jette sur le flux magmatique. La pièce tombe côté pile sur la lave déjà en partie refroidie ; elle ne fond pas, reste intacte, mais le magma encore visqueux continue à glisser inexorablement et la croûte sombre se plisse, se déforme et l'emprisonne bientôt dans une gangue de roche poreuse et noirâtre. La tentation est trop forte. Il faut arracher à la coulée pâteuse cette parcelle de lave ainsi marquée du sceau de celui qu'il était venu combattre. L'effigie enkystée ne condensait-elle pas près de huit ans de cette aventure d'un autre âge qui avait fait de lui, de même que de tous ses condisciples, catholiques convaincus comme lui, les derniers combattants du Christ, les derniers croisés

cherchant à faire obstacle à l'hérétique, au mécréant, à l'anticlérical infâme ?

L'insolite est rarement le fruit d'un pur hasard, une simple coïncidence, un malencontreux accident. L'irruption humaine sous la forme de cette empreinte de cuivre dans ce que la nature présente ici de plus minéral, de plus inerte, n'est-elle pas le signe d'une volonté farouche, d'un geste qui, peut-être, aura fini par circonvenir le piège de l'anonymat ? « Le monde est une représentation », proclamait Arthur Schopenhauer (*Die Welt als Wille und Vorstellung*, 1819). Rémy de Gourmont, citant ce lointain émule de Platon, devait affirmer à son tour dans son *Premier livre des masques* : « Tout ce qui est extérieur à l'homme, sujet pensant, n'existe que selon l'idée qu'il s'en fait. Nous ne connaissons que des phénomènes, nous ne raisonnons que sur des apparences : toute vérité en soi nous échappe ». Cette conception trouvera un écho chez le philosophe français Henri Bergson (*Essai sur les données immédiates de la conscience*, 1889) dans sa conviction que la vérité ne peut être atteinte que par la seule intuition. « L'objet de l'art, dira Bergson [notre fragment de lave, après tout, n'est-il en quelque sorte une œuvre d'art à sa manière, du moins au sens où aurait pu l'entendre un Marcel Duchamps ?], n'est-il pas d'endormir les puissances actives ou plutôt résistantes de notre personnalité et de nous amener ainsi à un état de docilité parfaite où nous réalisons l'idée qu'on nous suggère, où nous sympathisons avec le sentiment exprimé ? ». Ainsi donc, contre le double dictat d'un positivisme sec et réducteur et d'un matérialisme qui aplatirait toutes les aspérités de la conscience, la matière inerte en viendrait-elle parfois, au risque de la coïncidence humaine, à devenir signe, à nous livrer la clef susceptible de nous faire passer derrière le miroir opaque d'une réalité identifiée à elle-même, sorte de talisman qu'elle serait devenue pour tous ceux qui, dotés de ce que le critique Albert Aurier avait appelé la « transcendantale émotivité », sont dans le secret d'un monde à décrypter, perméables à l'affleurement du sens.

Intuition ou pur délire ? Effraction du sens ou fantasme ? L'effigie de Victor Emmanuel II enchâssée dans ce fragment de roche, tel un œil fixe enfoncé dans son orbite, ne nous regarde pas moins avec insistance, étrange et... insolite.